

11739666
2

UN

HOMME A LA MER

Vaudeville en un acte

PAR

MM. NÉRÉE DESARBRES ET CHARLES NUITTER

Représenté, pour la première fois, à Paris,
sur le Théâtre des Variétés, le 29 avril 1866.



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

—
1866

— Tous droits réservés. —

PERSONNAGES :

ACTEURS :

LÉONARD, <i>peintre</i>	M. CHRISTIAN.
BOQUILLON, <i>courtier</i>	ALEXANDRE MICHEL.
LODOISKA DUFURNEL.....	M ^{me} PÉLAGIE COLBRUN.
CORNÉLIE, <i>sa fille</i>	M ^{lle} ARMANDE.
UN GARÇON D'HOTEL.....	M. HORTON.
DEUX BAIGNEURS.....	



Toutes les indications sont prises de la gauche et de la droite du spectateur.—Les personnages sont inscrits en tête des scènes dans l'ordre qu'ils occupent au théâtre. — Les changements de position sont indiqués par des renvois au bas des pages.

UN

HOMME A LA MER

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Un salon dans un hôtel. Au fond porte donnant sur le bord de la mer. — De chaque côté de cette porte une fenêtre. — A gauche, 2^e plan, une porte au-dessus de laquelle est le n^o 9. — A droite deux autres portes, au-dessus de la première est le n^o 11, et au-dessus de la seconde le n^o 10. — A droite une table, — à gauche. un canapé, — fauteuils, chaises.

SCÈNE PREMIÈRE

LÉONARD, LE GARÇON, UN COMMISSIONNAIRE.

Le garçon est en train de ranger des bagages à gauche. — Léonard paraît au fond suivi d'un commissionnaire qui porte sa malle.

LÉONARD.*

Garçon!

LE GARÇON.

Monsieur ?...

LÉONARD.

Est-il arrivé par le train de Paris une dame avec une jeune fille ?.. charmante ?.. la fille... dodue ?... la dame... blonde ?.. la fille... idem... la dame...

LE GARÇON.

Oui... monsieur... nous avons ça. . je suis en train de ranger les bagages de ces dames... (il les porte dans la chambre n^o 9.)

LÉONARD, avec passion.

Oui... je reconnais son sac de nuit... (au commissionnaire)
Dépose ma malle... Où sont les voyageuses ?

LE GARÇON, revenant et indiquant le n^o 9.

Au n^o 9.

LÉONARD.

Bon. Le 10 est-il libre ? (Il indique la chambre en face.)

LE GARÇON.

Oui, monsieur.

Le Garçon. Léonard. Commissionnaire.

LÉONARD.

Je le prends. (Le commissionnaire y porte le malle et sort ensuite.)
 Enfin ! j'ai retrouvé leur pis'e !... (au garçon) Une tasse de
 café... vous me servirez ici, sur cette table... (à part) Comme
 cela je ne les perdrai pas de vue. (Le garçon sort par le fond.)

SCÈNE II

LÉONARD, seul.

Ouf ! ça n'est pas sans peine !... j'étais sûr que le dernier
 hôtel serait le bon !.. Bizarre épopée que la mienne ! j'étais bien
 tranquille dans mon atelier, travaillant à mon grand tableau
 de Cléopâtre essayant des poisons sur sa livrée, quand un
 jour je remarque en face de mes fenêtres le plus délicieux
 visage... Un tableau de Dubuffe !... ce tableau avait son
 ombre... une mère toujours aux aguets et dont la surveil-
 lance ne me permettait ni le moindre entreti n ni la moindre
 correspondance. Je ne savais que faire... j'avais bien pensé
 à mettre le feu à la maison et à m'introduire avec les pom-
 piers... car comme on dit dans le Pré-aux-Clercs (chantant) :

« Tout en faisant la chaîne,
 « Robert prit un baiser. »

Mais ce moyen de faire connaître ma flamme était peut-
 être un peu vif. — Enfin j'apprends que mes voisines vont
 passer à Dieppe la belle saison. — J'étais sauvé ! — Je
 lâche Cléopâtre, je guette le jour de leur départ, je les suis
 au chemin de fer et je m'installe dans le même comparti-
 ment.

AIR : *Adieu, je vous fais, bois charmant.*

Est-il un plaisir plus charmant ?
 Ah ! mon bonheur était extrême !
 Dans le même compartiment
 Voyager près de ce qu'on aime !
 Votre pied touche un pied mignon...
 Là, c'est un genou qu'on effleure...
 Bref ! mon cœur battait à raison
 De cent kilomètres à l'heure !

Enfin nous arrivons... on descend, je m'appête à suivre
 mes voyageuses, quand, au débarcadère, un animal importun,
 une espèce de courtier, me propose de me conduire dans le
 meilleur hôtel... Je m'en débarrasse... je tourne la tête, plus
 personne ! mes voyageuses s'étaient éclipsées... Et voilà deux
 heures que je trotte d'hôtel en hôtel, comme un astronome

qui a perdu sa planète! — Oh! mais maintenant que je les ai retrouvées, rien ne me fera quitter la place... Voyons... si je pouvais m'assurer... (Il va regarder par le trou de la serrure du n° 9.) J'aperçois une crinoline.

SCÈNE III

LÉONARD, BOQUILLON, puis LE GARÇON.

BOQUILLON, au dehors.

Un voyageur! au 10! C'est bien! — Je vais le voir. (il entre par le fond.)

LÉONARD, quittant son poste.

Quelqu'un! (Apercevant Boquillon.) Mon homme du débarcadère! l'animal qui m'a fait perdre deux heures!...

LE GARÇON, entre par le fond. — Il apporte et pose sur la table le déjeuner de Léonard.

BOQUILLON, saluant.

Monsieur... Eh! mais je ne me trompe pas... j'ai déjà eu l'honneur de voir monsieur... en gare...

LÉONARD.

C'est possible, monsieur. — Je le regrette!... (Il va à la table, s'assied et déjeune.)

BOQUILLON.*

Trop bon! monsieur! Je vois que vous avez choisi l'hôtel que je vous avais recommandé. Cette confiance m'honore. (Au garçon,) Vous porterez monsieur sur mon compte... — (Le garçon sort par le fond.)

LÉONARD.

Comment sur son compte!...

BOQUILLON.

Ce n'est rien, un détail administratif... Mais, pardon! Je me laisse aller au charme de votre conversation et je m'aperçois que je ne me suis pas fait l'honneur de me présenter à vous. (Saluant.) Boquillon... Aristide Boquillon, voyageur de commerce... je m'occupe de commission, de courtage, de théâtres, d'engagements d'artistes... oui, monsieur, je fréquente les acteurs... je les imite même... et c'est fort heureux pour moi et les clients... car lorsqu'ils hésitent à accepter mes produits, v'ian! je lance une imitation... et l'affaire est enlevée!... Tenez, voulez-vous essayer? Frédéric, Numa, Félix, Laferrière, etc... Tous! tous!... ma spécialité c'est l'universalité!...

LÉONARD, impatienté.

C'est ça qui m'est égal!

* Boquillon. Léonard. Garçon.

BOQUILLON, s'asseyant près de la table.

Votre approbation m'est précieuse... (Il lui prépare son café.)
Beaucoup de sucre... non?...

LÉONARD.

Il me fait mon café maintenant !... C'est trop fort !

BOQUILLON.

Trop fort ? vous désirez de la crème ?

LÉONARD.

Mais non, monsieur !... (Il recule sa table vers la droite.

BOQUILLON, se retournant et s'apercevant que la fenêtre du fond à droite est entr'ouverte.

Monsieur s'est placé là dans un courant d'air... (Il va fermer la fenêtre et revient s'asseoir.) L'air de la mer est vif... craignez les courants d'air sur les côtes !

LÉONARD.

On n'a qu'à bien se couvrir.

BOQUILLON.

Oh ! comme vous avez raison !... toute l'hygiène est là... « Tenez-vous chaud. » disait un célèbre médecin dont j'ai oublié le nom... A propos, auriez-vous besoin d'un Coachman, d'un lord raglan, d'un mac-farlan ?.. parlez, faites-vous servir ! — Articles anglais ! — Articles français !...

LÉONARD, se levant et passant à gauche.

Monsieur... je n'ai besoin de rien...

BOQUILLON, le suivant *.

Aujourd'hui, peut-être... mais demain... après-demain...

LÉONARD.

J'ai mon tailleur... (Il regarde sa montre. — Avec impatience.)

BOQUILLON.

Monsieur, votre tailleur est bien heureux d'habiller un homme aussi... Ah ! vous avez là une jolie montre. Ça a dû coûter de 250 à 280 francs. Cependant la forme en est un peu vieillie... J'ai là des échantillons...

LÉONARD.

Inutile, monsieur ; je tiens à ma montre, c'est un souvenir de famille.

BOQUILLON.

Parfait ! monsieur ! Je n'insiste pas... Je comprends vos scrupules. Tenez... (Montrant sa montre.) j'ai là un véritable ongon... j'y tiens... il me vient de ma tante. — Au moins, monsieur, vous ferai-je accepter une chaîne ?... Je m'occupe aussi de bijouterie.

LÉONARD, repassant à droite.

Non, monsieur ! non !

* Léonard. Boquillon.

UN HOMME A LA MER.

BOQUILLON, le suivant toujours *.

Très-bien... mais n'auriez-vous pas besoin d'articles de fantaisie : pommades, caoutchoucs, pianos-billards, parapluies, sangsues mécaniques, une locomotive?...

LÉONARD.

Je n'ai besoin de rien! je vous le répète.

BOQUILLON, lui donnant sa carte.

Prenez toujours ma carte, ça n'engage à rien!...

LÉONARD.

Je n'en ai que faire. (Il déchire la carte. A part, regardant le n° 9.) La porte s'ouvre... Je crois que c'est elle.

BOQUILLON.

Monsieur... je...

LÉONARD.

Ah! c'est à perdre la tête! (Il remonte vivement. Boquillon le suit.) Allez au diable! (Il sort par le fond.)

BOQUILLON.

Monsieur, vous me laisserez au moins le temps de vous faire agréer mes excuses. (Il court après Léonard.)

SCÈNE IV

CORNÉLIE, puis LÉONARD.

CORNÉLIE, sortant du n° 9.

Je vais chercher, ma mère; nous aurons peut-être laissé le nécessaire dans ce salon. Personne! j'avais cru entendre la voix de ce monsieur qui a voyagé avec nous?... Je l'ai bien reconnu! C'est notre voisin de Paris... et tout le temps de la route... il m'a regardée... Oh! d'une façon... si expressive!

LÉONARD, rentrant par le fond.

Enfin, j'ai réussi à m'en débarrasser... Je ne m'étais pas trompé, c'est elle!

CORNÉLIE, l'apercevant, à part.

Je le savais bien! c'était lui!... (Elle va pour rentrer.)

LÉONARD, l'arrêtant.

Oh! mademoiselle, ne rentrez pas, de grâce!... Voilà quarante jours que je cherche à me rapprocher de vous! cinq jours de plus que Christophe Colomb n'en a mis à découvrir le nouveau monde!

CORNÉLIE.

Monsieur, ma mère m'attend...

* Boquillon. Léonard.

LÉONARD, chantant.

« La mer m'attend, je vais partir demain. »

(Parlé.) Je connais la romance.

CORNÉLIE.

Je cherchais un nécessaire.

LÉONARD, avec feu.

Et vous l'avez trouvé, mademoiselle... Vous avez trouvé l'homme qui vous l'est... nécessaire !

CORNÉLIE.

Mais, monsieur...

LÉONARD.

Oh ! vous devez m'avoir compris ; vous n'avez pu vous tromper à l'expression muette de mes sentiments ! Vous souvient-il du regard que je vous ai jeté à Mantes ?

CORNÉLIE.

Non, monsieur.

LÉONARD.

Du sourire qui m'est échappé à Rouen ?

CORNÉLIE.

Non, monsieur.

LÉONARD.

Et quand, à Saint-Victor, un coup de tampon a fait se toucher nos genoux... tout cela ne vous a-t-il par révélé l'incandescence de ma passion ?

CORNÉLIE.

Monsieur, je ne dois pas écouter ce langage !

LÉONARD.

Vous ne devez pas l'écouter, mais vous pouvez l'entendre. Mes intentions sont pures. C'est un futur qui est présent devant vous... et un futur qui n'est pas trop passé. Pour vous j'ai lâché Cléopâtre !...

CORNÉLIE.

Hein?...

LÉONARD.

Un tableau... Cléopâtre essayant des poisons sur sa vénérie. — Je répéterai à votre belle-maman tout ce que je viens de vous dire.

CORNÉLIE.

Vraiment ?

LÉONARD.

Je vais de ce pas lui demander votre main ! (Il se dirige vers le n° 9.)

CORNÉLIE.

Hélas ! monsieur, c'est inutile.

LÉONARD, revenant.

Comment ?

CORNÉLIE.

La réponse est certaine d'avance!... Ma belle-mère vous refusera... elle refuse tous les partis qui se présentent pour moi... Elle a déjà congédié vingt-sept prétendants.

LÉONARD.

Pas possible?... Mais pour quel motif?

CORNÉLIE.

Je l'ignore... Il y a là un mystère que je n'ai jamais pu pénétrer...

LÉONARD.

Je le pénétrerai!... En ma qualité de dessinateur, j'ai composé des rébus pour l'*Illustration*. Je déchiffrerai celui-ci et je triompherai de tous les obstacles... Vous verrez qu'on ne me renverra pas, moi!...

CORNÉLIE, passant à gauche.

Je l'entends... soyez prudent.

LÉONARD *.

Prudent!... quand la passion me torréfie!..., Non!... je veux en avoir le cœur net et je vais m'expliquer tout de suite.

SCÈNE V

LODOISKA, CORNÉLIE, LÉONARD.

LODOISKA, apercevant Léonard, à part.

Il était là! Mon cœur me l'avait dit... (Léonard la salue. Haut et allant à lui.) Monsieur...

LÉONARD **.

Pourrais-je, madame, obtenir de vous la faveur d'un moment d'entretien?

LODOISKA.

Mais... oui, monsieur.. (A part.) Je devine ce qu'il va me dire!... (Haut.) Cornélie... rentre, mon enfant, et habille-toi... nous sortirons tout à l'heure.

CORNÉLIE

Oui, maman. (A part.) Ah! si elle pouvait ne pas refuser le vingt-huitième! (Elle rentre au n° 9.)

SCÈNE VI

LODOISKA, LÉONARD.

LÉONARD.

Madame, je n'irai pas par trente-six chemins, et je vous

* Cornélie. Léonard.

** Cornélie. Lodoiska. Léonard.

avouerais carrément que pour le moment l'amour me galope d'une drôle de manière.

LODOISKA, à part.

Il est pittoresque et coloré. J'aime cela. (Haut.) Eh bien ! monsieur, il n'y a pas de mal à cela, et si vous avez des vues légitimes...

LÉONARD.

Je n'en ai pas d'autres, madame.

LODOISKA.

Si celle que vous avez choisie répond à votre inclination...

LÉONARD.

Je l'espère, madame...

LODOISKA.

Eh bien, il n'est pas impossible de s'entendre...

LÉONARD.

Entendons-nous, madame...

LODOISKA.

Il va s'ouvrir ! — (Haut, minaudant.) Mais en quoi suis-je mêlée à cela ?

LÉONARD.

Vous allez le savoir. — A Paris, en face de vos fenêtres, avez-vous remarqué un œil sans cesse braqué de votre côté.

LODOISKA.

Il s'ouvre. (Haut.) Non... monsieur.

LÉONARD.

Cet œil était l'un des miens, madame... Et quand nous nous sommes trouvés dans le même wagon, vous avez peut-être attribué cette rencontre au hasard ?

LODOISKA.

Mais oui, monsieur...

LÉONARD.

Quelle erreur ! — Je me moquais bien du voyage... et de Dieppe et de la mer... ce que je cherchais, c'était l'objet aimé par moi... je m'attachais à ses pas... je l'aurais suivi jusqu'au bout du monde... et cet objet...

LODOISKA.

Assez ! jeune homme ! j'ai compris.

LÉONARD.

Eh bien, madame ?...

LODOISKA.

Je devrais peut-être vous reprocher l'impromptu de votre déclaration... mais je n'en ai pas la force.

LÉONARD.

Merci, madame !... Du reste, ce qui m'a encouragé, c'est

que, sans fatuité, je crois m'être aperçu que je ne déplaisais pas...

LODOISKA, minaudant.

Croyez-vous ?...

LÉONARD.

Un regard m'a même presque fait croire que je plaisais.

LODOISKA, baissant les yeux.

Du moment que vous êtes si bien renseigné...

LÉONARD.

Alors, je puis espérer ?

LODOISKA.

Vous le pouvez... et puisque vous avez lu dans mes yeux....

LÉONARD, à part.

Dans ses yeux !... Qu'est-ce qu'elle dit ?...

LODOISKA.

Puisque vous avez surpris les indices d'une sympathie que je ne pouvais avouer la première...

LÉONARD, à part.

Comment !... elle s'imagine !... Ah ! fichtre ! il y a erreur... mais il n'y a pas à reculer. Si je dis la vérité, tout est perdu... (Haut, et lui prenant la main.) Chère madame !...

LODOISKA.

Et maintenant, Arthur...

LÉONARD.

Pas t'Arthur... je m'appelle Anatole. — *Anatoile* dans les ateliers... dans le monde Anatole.

LODOISKA.

Cachons notre bonheur jusqu'au jour où il doit éclater à tous les yeux... pas un mot devant ma belle-fille... car j'ai une belle-fille...

LÉONARD, à part.

Je le sais fichtre bien !

LODOISKA.

Une belle-fille seulement, car je n'ai jamais été mère ; le sort ne m'a accordé que ce *fac simile* des joies de la famille. Il est vrai que mon hymen dura bien peu... bien peu... voilà longtemps qu'en mon veuvage je cherchais l'être sympathique qui devait me comprendre... c'était vous, Alfred...

LÉONARD.

Oh ! z'Alfred... Anatole, s'il vous plaît. *Anatoile* dans les ateliers... dans le monde Anatole.

LODOISKA, regardant à gauche.

Silence ! nous ne sommes plus seuls (Cornélie rentre apportant une ombrelle.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, CORNÉLIE.

CORNÉLIE *.

Je vous apportais votre ombrelle, maman...

LODOISKA, la prenant.

Merci, mon enfant...

CORNÉLIE, bas à Léonard.

Vous lui avez parlé?...

LÉONARD, bas.

Oui...

LODOISKA **, venant entre eux.

Monsieur, j'aurai sans doute le plaisir de vous revoir?

LÉONARD.

J'y compte, madame.

CORNÉLIE, à part.

Elle a l'air de bonne humeur... Tout va bien.

ENSEMBLE.

AIR :

Sur le bord de la mer

Nous allons { au grand air

Vous allez {

Faire un tour de promenade;

Nous verrons { les bateaux,

Vous verrez {

Les légers paquebots

Dans la rade

Et sur les flots.

LODOISKA, à part,

Il m'aime ! Ah ! mon cœur d'avance

Déjà me l'avait bien dit !

CORNÉLIE, à part.

Je renais à l'espérance...

LÉONARD, à part.

Pour moi quiproquo maudit !...

REPRISE ENSEMBLE.

Sur le bord de la mer... etc.

(Lodoïska et Cornélie sortent par le fond.)

*Lodoïska. Cornélie. Léonard.

** Cornélie. Lodoïska. Léonard.

SCÈNE VIII

LÉONARD, seul.

Eh bien, me voilà bien !... je suis renseigné au moins... Et cette pauvre enfant qui se demandait quelle cause faisait manquer tous ses mariages... Parbleu ! la voilà... La mère se figure qu'on ne peut être amoureux que d'elle. Après tout, autant vaut ce malentendu... Avec un pareil caractère... si je m'étais expliqué, elle n'aurait pas manqué de me signifier mon congé !

AIR du Charlatan.

Alors qu'un voisin, au café,
A pris pour son chapeau le vôtre,
A peine s'en est-il coiffé,
Qu'il dit : c'est le chapeau d'un autre ;
Oui, cela se voit tous les jours.
Mais, quand vous vous trouvez en face
D'une femme sur le retour,
Prononcez-vous un mot d'omour ?...
Dès qu'il tombe, elle le ramasse !
Aussitôt elle le ramasse !

Comment me tirer de là maintenant ?... Comment me débarrasser de la mère ?... et quel artifice imaginer ?... Il faudrait trouver un moyen de dépister cette rivalité maternelle... il faudrait, pour donner un époux à la fille... (On entend crier au dehors : UN HOMME A LA MER !... UN HOMME A LA MER !...) il faudrait... Eh ! parbleu ! oui, il faudrait un homme à la mer !... Ce calembour maritime est une inspiration céleste !... Voilà mon affaire !... (Entrent par le fond Boquillon, le garçon et deux baigneurs.)

SCÈNE IX

LÉONARD, BOQUILLON, LE GARÇON, BAIGNEURS.

(On ramène Boquillon tout ruisselant d'eau jusqu'à la ceinture.)

ENSEMBLE.

AIR :

Quel heureux sauvetage !
Et quel dommage,
Sans secours,
S'il avait fini ses jours.

LÉONARD.

Qu'est-il donc arrivé ?

BOQUILLON.

Ce n'est rien... ce n'est rien !... Je faisais des offres à un noble étranger, qui sortait de sa cabine pour aller prendre son bain de mer... Tout en causant, je l'ai suivi, sans m'apercevoir qu'il entra dans l'Océan... puis le pied m'a manqué... et je me suis trouvé dans l'eau.

LÉONARD, à part.

Ça devait arriver... Il ne recule devant rien !

BOQUILLON, aux baigneurs.

Merci, mes amis !... Garçon, vous leur ferez donner une bonne bouteille de vin... (Montrant Léonard.) Sur le compte de monsieur. (Les baigneurs sortent par le fond.)

LÉONARD, riant, à part.

Quel aplomb !... C'est bien l'homme qu'il me faut ! (Haut et regardant Boquillon.) Quand on pense qu'un accident pouvait l'enlever au commerce, à sa famille !... Êtes-vous marié ?

BOQUILLON.

Mouillé ?... oui !... Marié ?... non ! (Il va pour rentrer dans sa chambre au n° 11.)

LÉONARD, l'arrêtant.

Alors, vous êtes à marier ?

BOQUILLON.

Avarié !

LÉONARD.

Eh bien, allez vous sécher et revenez me trouver.

BOQUILLON, vivement.

Monsieur aurait besoin de mes services ?

LÉONARD.

Oui, je songe à vous faire faire des affaires... une affaire du moins... (Montrant le fond.) Tenez, avec cette dame qui vient là-bas précisément.

BOQUILLON.

Ah ! très-bien !... je vais... (Il remonte.)

LÉONARD, l'arrêtant.

Non, vous n'êtes pas présentable, dans ce moment vous n'êtes pas un homme, vous êtes une éponge !... vous êtes un varech !... Séchez-vous d'abord et laissez-moi votre carte...

BOQUILLON, lui donnant sa carte.

La voici, monsieur ; je croyais vous l'avoir déjà offerte...

LÉONARD.

Je n'en avais pas besoin alors... Allez vous sécher, Boquillon, et revenez... je ne vous dis que ça !...

BOQUILLON.

Bravo ! j'aime les affaires qui marchent vite ! (Il rentre dans sa chambre.)

LÉONARD, au garçon qui est resté au fond.

Garçon, deux mots ! (Il lui parle bas à l'oreille, lui remet de l'argent et la carte de Boquillon. Le garçon sort par le fond après l'entrée des dames.)

SCÈNE X

LODOISKA, CORNÉLIE, LÉONARD.

(Lodoïska entre par le fond avec Cornélie.)

LODOISKA, émue.

Rentrons, mon enfant... rentrons... Un verre d'eau... de la fleur d'oranger... des sels !... (Elle s'assied sur le canapé.)

LÉONARD, à part, au fond.

Ça va marcher !... (Descendant à gauche, près de Lodoïska. Haut.)
Eh quoi ! madame, votre promenade est déjà terminée ?...

LODOISKA*.

Ces cris de détresse... cet homme tombé dans les flots... cela m'a émue à un point que je ne saurais vous dire... c'est un grand malheur de sentir aussi vivement que moi... Oh ! mais... (Se levant.) Cela va mieux maintenant... Cornélie... mon enfant... rentre chez nous... je vais te rejoindre...

CORNÉLIE.

Mais, maman, vous me faites toujours rentrer...

LODOISKA.

Sans doute ! j'ai à parler à monsieur d'une affaire importante. Ah ! il faudra bien que tu en saches quelque chose plus tard.

CORNÉLIE.

Pourquoi pas tout de suite ?

LODOISKA.

Voyons, mademoiselle, partirez-vous ?

. Léonard. Lodoïska. Cornélie.

CORNÉLIE, remontant à gauche.

Je m'en vais, maman... (A part.) On me renvoie toujours, mais je vais écouter... (Elle rentre au n° 9.)

SCÈNE XI

LÉONARD, LODOISKA, puis CORNÉLIE, cachée.

LÉONARD, à part.

Et maintenant, jouons son jeu. (Haut.) Nous sommes seuls, madame ?

LODOISKA.

Nous le sommes, Ernest !

LÉONARD.

Non ! z'Ernest !... Anatole, s'il vous plait... (Avec feu.) A quand le mariage ?

LODOISKA, minaudant.

Quoi ! vous êtes si pressé ?...

LÉONARD.

Oui, je le suis...

LODOISKA.

Eh bien, dans deux mois.

LÉONARD.

C'est bien long !

LODOISKA.

Il faut bien remplir les formalités indispensables.

CORNÉLIE, paraissant à la porte du n° 9, à part*.

Quel bonheur !... elle consent !

LÉONARD.

Oui, les formalités... les bans... les trois petits bans... Au fait, vous savez mieux que moi à quoi vous en tenir là-dessus, puisque vous avez déjà passé par là... S'il n'y a pas moyen d'aller plus vite.

LODOISKA.

Croyez-vous donc, ingrat, que moi aussi je n'ai pas quelque impatience ?... Dix ans de veuvage ! Ah ! que de fois, dans ma solitude, j'entendais une voix secrète me crier comme au café-concert : Renouvez !... renouvez !...

LÉONARD, à part.

Mon homme tarde bien à venir.

LODOISKA.

Anatole... vous m'aimez, n'est-ce pas ?

LÉONARD.

Aimer est faible... c'est-à-dire que je vous adore.

* Cornélie. Léonard. Lodoïska.

CORNÉLIE, à part.

Qu'est-ce que j'entends ?...

LÉONARD.

Pour vous j'ai lâché Cléopâtre !

LODOISKA.

Une autre femme ?

LÉONARD.

Une femme peinte.

LODOISKA.

Oh ! elles le sont toutes maintenant !... Enfin, Antoine, vous n'aurez plus d'autre Cléopâtre que moi ?

LÉONARD.

Je vous le jure ! Oh ! voyez-vous, ce que j'éprouve, c'est la passion ardente... Rien n'y manque... impatiences... doutes... jalousies... oh ! la jalousie surtout...

CORNÉLIE, à part.

Oh ! c'est indigne !... après ce qu'il m'avait dit... Mon Dieu ! je ne me marierai donc jamais ! (Elle disparaît et ferme la porte. — Le garçon entre par le fond, un bouquet à la main.)

SCÈNE XII

LÉONARD, LE GARÇON, LODOISKA.

LE GARÇON, venant au milieu.

Pardon... si je vous dérange...

LODOISKA.

Mon Dieu ! on ne peut pas causer tranquillement !...

LÉONARD, à part.

Enfin, le voilà.

LE GARÇON.

C'est un bouquet qu'on vient d'apporter pour madame...

LODOISKA.

Pour moi ?...

LÉONARD.

Pour vous ?

LODOISKA.

Vous vous trompez !

LE GARÇON.

On m'a dit : Pour madame Dufournel.

LODOISKA, prenant le bouquet.

C'est bien moi !

LÉONARD.

C'est bien vous... (Le garçon sort par le fond.)

LODOISKA, regardant le bouquet*.

C'est étrange.

LÉONARD, d'un ton mélodramatique.

Lodoïska, d'où viennent ces fleurs ?

LODOISKA.

Je l'ignore, mon ami...

LÉONARD, la prenant par la main et la faisant brusquement
passer à gauche.

Voulez-vous me les donner ?

LODOISKA, lui donnant le bouquet**.

Volontiers.

LÉONARD.

Hum ! ce parfum me monte à la tête. Que vois-je ?... une
carte ?... (Il prend une carte dans le bouquet.)

LODOISKA.

Une carte ?

LÉONARD, lisant la carte.

« Aristide Boquillon. » Quel est ce Boquillon, madame ?

LODOISKA.

Mais, je ne sais...

LÉONARD.

Vous ne dites pas cela d'un air naturel.

LODOISKA.

Je vous jure que je ne connais pas ce monsieur...

LÉONARD.

Cependant il vous connaît lui, puisqu'il vous envoie des
fleurs et sa carte !

LODOISKA.

Je n'y comprends rien !

LÉONARD.

Oui ! mais, moi, je comprends tout... Avez-vous entendu
parler du langage des fleurs ?

LODOISKA.

Oui.

LÉONARD.

Eh bien, ce bouquet est une page détachée de ce diction-
naire végétal. C'est un sélam !

LODOISKA.

Il se pourrait !

LÉONARD, montrant le bouquet.

Voyez plutôt !... Giroflée !... Persévérance...

LODOISKA.

Vraiment ?

* Léonard. Lodoïska.

** Lodoïska. Léonard.

LÉONARD, lui indiquant les fleurs.

Gueules de loup... cri du cœur!

LODOISKA.

Il y a des gueules de loup?...

LÉONARD.

Le grenadier... union de deux âmes!

LODOISKA.

Je vous jure...

LÉONARD.

Plus un mot, madame. Ce grenadier, qui vient en éclaireur, suffirait à m'éclairer... ce grenadier m'afflige!... mais cet homme, ce rival, je le retrouverai!

LODOISKA.

Laissez-moi vous dire...

LÉONARD, la faisant repasser à droite*.

C'est inutile! Il se cache sans doute, mais il ne m'échappera pas! fût-il au bout du monde!... Je vais le chercher... (A part) pour l'amener ici... (Haut.) Adieu! (Il sort vivement par le fond.)

SCÈNE XIII

LODOISKA, puis BOQUILLON.

LODOISKA.

Il s'en va furieux, et il emporte le bouquet!... Qu'y faire? c'est vraiment bien étrange qu'après avoir cherché si longtemps un cœur sympathique, le hasard m'en offre deux à la fois. Quel peut être ce Boquillon?... et quel embarras! car enfin si j'ai deux mains, la loi et la morale ne me permettent d'en donner qu'une.

BOQUILLON, sortant de chez lui*. A part.

Là! me voilà sec!... Tiens!.. la dame qu'on m'a désignée tout à l'heure... Ne perdons pas de temps... J'aime les affaires qui marchent vite!... (Il la salue.)

LODOISKA, l'apercevant.

Un étranger?

BOQUILLON.

Madame, je n'ai pas, je crois, l'honneur d'être connu de vous?

LODOISKA.

Non, monsieur.

* Léonard. Lodoïska.

** Lodoïska. Boquillon.

BOQUILLON.

Mais j'espère que les offres que j'ai à vous faire seront agréées par vous. (Se nommant.) Aristide Boquillon.

LODOISKA, à part.

C'est lui ! Quel bonheur que l'autre soit parti ! (Elle remonte vers la droite.)

BOQUILLON, le suivant.

Madame, j'ose croire que nous arriverons à nous entendre...

LODOISKA.

Mais, monsieur, vraiment j'ai lieu de m'étonner de l'impétuosité de vos démarches... D'où me connaissez-vous ? Où m'avez-vous vue ?...

BOQUILLON.

Madame, une femme comme vous n'a pas besoin qu'on perde son temps à tourner autour, il suffit de la voir... pour l'apprécier. (En disant ces mots, il a tourné autour d'elle et se retrouve à droite.)

LODOISKA *.

Ah ! monsieur... (A part.) Il a des manières charmantes.

BOQUILLON.

Tout en vous, madame, trahit la femme de goût... Je sais ce qu'il vous faut, allez !

LODOISKA, à part.

Il a un sans-*façon* qui vous persuade.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, LÉONARD, au fond.

LÉONARD. Il parait au fond et écoute à part **.

Tiens ! Il est là pendant que je le cherche dehors.

BOQUILLON.

Parlez, madame ! Que désirez-vous ?... que voulez-vous ?... Un mot et vous êtes servie !

LODOISKA.

Mais, monsieur...

BOQUILLON.

Je suis comme cela, moi !...

AIR d'*Haydée*.

Que voulez-vous ? (bis)

Soie ou velours, cachemires, dentelles !...
Des diamants, perles, bijoux...

* Lodoïska. Boquillon.

** Lodoïska. Boquillon. Léonard.

Plumes d'autruche ou fleurs artificielles ?
 Décidez-vous !
 Tout est à vous !

II

Ce n'est pas tout !
 Cent mille objets de nature diverse
 Sont prêts au choix, à votre goût ;
 J'épuiserais l'almanach du commerce,
 Sans être au bout !
 Que voulez-vous ?
 Tout est à vous !

Le commerce français tout entier, l'article de Paris s'offrent à vous dans ma personne !

LÉONARD, à part.

Il marche tout seul !

LODOISKA, à part.

Cet homme a des manières fascinantes !... Je suis fascinée !... (haut, à Boquillon.) Monsieur, assurément... je suis touchée... Cependant, vous me permettez de réfléchir un peu... si brillantes que soient les offres que vous me faites... si gracieux que soient vos procédés, vous n'êtes pas seul... et avant de choisir... je tiens à comparer...

BOQUILLON, riant.

Un concurrent, à moi ! Ah ! ah ! ah ! ah ! Remarquez, madame, avec quelle franche gaieté j'accueille cette communication... mais je ne crains personne...

LODOISKA, à part,

Ce n'est pas un homme, c'est un volcan !

LÉONARD, au fond, à part.

Il va très-bien ! C'est égal, je crois qu'il est temps d'interrompre l'entretien... Ils finiraient par comprendre qu'ils ne se comprennent pas.

BOQUILLON.

Oui, madame, voilà comme je suis ! Il ne sera pas dit qu'un autre ait damé le pion à Boquillon.

LÉONARD descendant au milieu et feignant la surprise * !

Qu'entends-je ?

LODOISKA, à part.

L'autre ! voilà ce que je craignais !..

LÉONARD.

Comment, madame...

LODOISKA.

Albert, je vous jure !

* Lodoïska. Léonard. Boquillon.

LÉONARD.

J'ai tout entendu.

BOQUILLON.

Eh bien, quel mal y a-t-il ?

LODOISKA, allant à Boquillon, bas.*

Taisez-vous, malheureux, votre rival, c'est lui !

BOQUILLON.

Ah ! il est de la partie ?... et il ne me le disait pas !...
N'importe !... Je ne suis pas inquiet du choix, je ne sais pas
ce qu'il vous offre, mais la comparaison ne peut être qu'à
mon avantage !

LODOISKA.

La comparaison ?

BOQUILLON.

Beauté ! qualité ! solidité !

LÉONARD.

Mais de quoi parlons-nous ?

BOQUILLON.

Vous le savez aussi bien que moi... d'offres de commerce,
et je ne me laisserai pas évincer !

LODOISKA, à part.

Quel adroit détour ! (Haut.) En effet, monsieur avait l'obli-
geance de me proposer l'article de Paris...

LÉONARD.

Non, madame, non ! c'est assez faire l'article... on ne
me trompe pas... monsieur vous parlait d'amour ! (il passe
près de Boquillon.)

BOQUILLON, étonné*.

Moi ?...

LÉONARD.

Vous ! (Bas à Boquillon.) Laissez-donc faire !

BOQUILLON.

Après tout, je suis dans mon droit, je ne céderai pas !

LÉONARD, à Lodoïska.

Vous l'entendez !... Il vient encore mettre sa fortune à
vos pieds !...

BOQUILLON.

Moi !

LÉONARD.

Vous !... (Bas.) Mais taisez-vous donc !...

BOQUILLON, étonné, à parl.

Qu'est-ce qu'il veut dire ?

LÉONARD.

Tout est rompu, madame ! (A Boquillon) Venez, monsieur !

* Léonard. Lodoïska. Boquillon.

* Lodoïska. Léonard. Boquillon.

venez ! C'est par les armes que nous terminerons un pareil débat. Des armes ! des armes !

BOQUILLON, vivement.

Monsieur, j'ai justement une paire de pistolets...

LÉONARD, bas.

Crétin !...

BOQUILLON, à part.

Très-bien !

ENSEMBLE.

AIR :

BOQUILLON.

A la fin c'est insupportable !
Et de moi veut-on se moquer ?
Sur une algarade semblable
Il faut tous deux nous expliquer !

LÉONARD.

Une femme est de trop ! Que diable !
Suivez-moi donc sans repliquer !
Dans une aventure semblable,
Entre hommes il faut s'expliquer.

LODOISKA.

De quelle aventure incroyable
Mon destin vient se compliquer !
Et comment dans un cas semblable,
Les empêcher de s'expliquer ?

(Léonard et Boquillon sortent par le fond.)

SCÈNE XV

LODOISKA, puis CORNÉLIE.

LODOISKA, seule, désespérée.

Ciel ! ils vont se transpercer, s'entre-détruire peut-être !...
De deux prétendants il ne m'en resterait plus un !... Non !
non ! ça ne sera pas !

CORNÉLIE, sortant du numéro 9*.

Qu'y a-t-il donc et pourquoi tout ce bruit ?

LODOISKA.

Ce n'est rien, mon enfant... ce n'est rien ! (A elle-même.) Oh !
il faut à tout prix empêcher une telle catastrophe ! Que
faire ?

* Cornélie. Lodoïska.

CORNÉLIE.

J'ai cru qu'on se disputait !

LODOISKA.

Oui, oui !... l'on se disputait le cœur d'une femme !

CORNÉLIE.

Le cœur ?...

LODOISKA.

Ah ! tu ne sais rien de tout cela, chère enfant ! Que tu es heureuse d'être encore à cet âge candide où la turbulence des passions n'agite pas notre vie !

CORNÉLIE.

Mais, maman, j'ai vingt ans !

LODOISKA.

C'est possible, mais depuis trois jours, tandis que moi, voilà vingt ans que je les ai... vingt ans !... dont dix ans de veuvage... Ah ! mon enfant, tu ne sais pas ce que c'est que de se croire à la veille d'un mariage et de le voir tomber dans l'eau !

CORNÉLIE.

Mais si, maman, puisque vous refusez toujours tous les partis qui s'offrent pour moi.

LODOISKA.

Dans ton intérêt, chère enfant... risquer ton bonheur !

CORNÉLIE.

Je risque, maman... c'est vrai, il y a trop longtemps que ça dure... je ne veux plus rester vieille fille ! tant pis !

LODOISKA.

Tu veux te marier ?

CORNÉLIE.

Oui, maman.

LODOISKA, à part.

Oh ! quelle idée ! Oui, voilà peut-être un moyen de satisfaire les deux rivaux... (Haut à Cornélie.) Approche, mon enfant. J'ai peut-être ton affaire.

CORNÉLIE.

J'accepte d'avance ! (A part.) Quand ça ne serait que pour me venger de M. Léonard.

LODOISKA.

Si je te proposais un prétendu ?...

CORNÉLIE.

Oh ! oui, maman !...

LODOISKA.

Attends donc. — Un prétendu, jeune encore, de bonnes manières, ayant une immense fortune...

CORNÉLIE.

Oh ! oui, maman !

LODOISKA.

C'est bien... je vais m'en occuper... donne-moi mon ombrelle!... je cours rabibocher l'affaire. (Elle remonte.)

CORNÉLIE, lui offrant son ombrelle qui était sur le canapé.

Voilà, maman!

LODOISKA, redescendant.

Non, c'est inutile... je crois l'apercevoir... Oui, c'est bien lui! (Montrant le canapé.) Mets-toi là, mon enfant, travaille à ta broderie...

CORNÉLIE, s'asseyant.

Mais je n'ai pas de broderie...

LODOISKA.

Fais semblant. En même temps tu examineras le monsieur avec qui je vais causer, et s'il te convient... tu tousseras.

CORNÉLIE.

Oui, maman! (Lodoïska continue à lui parler bas, pendant que Boquillon entre par le fond.)

SCÈNE XVI

CORNÉLIE, LODOISKA, BOQUILLON.

BOQUILLON, à lui-même*.

Ah, ça! a-t-on jamais vu un original de la force de celui-là! À peine sortis, il se calme, il me dit : Laissez-moi faire, ne vous inquiétez de rien... Il y a au bout de tout cela un riche mariage pour vous... ça m'irait assez... mais je ne comprends pas... (Apercevant Lodoïska, qui le salue, haut.) Pardon, madame, est-ce que vous le connaissez ce monsieur?

LODOISKA.

Vaguement... mais veuillez m'écouter un moment. A mon tour, j'aurais une offre à vous faire...

BOQUILLON, à lui-même.

Tiens, est-ce qu'elle serait aussi de la partie? Parlez, madame! (Lodoïska lui fait signe de s'asseoir. Il s'assied, elle aussi.)

CORNÉLIE, à part, regardant Boquillon.

Il n'est pas bien joli... mais au moins je serai mariée! et vengée... (Elle toussé.) Hum! hum! (Boquillon, qui ne l'avait pas encore vue, la salue et se rassied.)

LODOISKA, à part, la regardant.

Il lui convient. (Haut, à Boquillon.) Monsieur, je vous demanderai une seule chose : ne me dites pas que vous m'aimez.

BOQUILLON, surpris.

Moi, madame?...

* Cornélie. Lodoïska. Boquillon.

LODOISKA.

Oubliez les offres brillantes que vous m'avez faites... ou plutôt reportez-les sur une autre...

BOQUILLON.

Une autre? mais je ne comprends pas?...

LODOISKA.

Regardez sans avoir l'air là-bas... dans le coin... (Elle désigne l'endroit où est Cornélie, qui tousse.)

BOQUILLON.

Cette jeune fille qui tousse?

LODOISKA.

Précisément. — Comment la trouvez-vous?

BOQUILLON.

Charmante!...

LODOISKA.

C'est ma belle-fille, monsieur... Je lui donne cent mille francs de dot.

BOQUILLON, se levant.

Cent mille!... Charmante!...

LODOISKA.

Je vous offre sa main.

BOQUILLON.

Sa main?... (Avec enthousiasme.) Charmante!... charmante!... (A part.) L'autre avait raison!

LODOISKA, se levant.

Acceptez-vous?

BOQUILLON.

Si j'accepte! (A part, passant au milieu.) Les deux choses que je rêvais! Une femme et une dot qui me tombent des nues! (Haut.) Oui, j'accepte!...

LODOISKA, à part*.

Comme il se console vite. Oh! les hommes! Enfin... (Bas, à Boquillon.) Allez, faites votre déclaration.

BOQUILLON, bas.

Tout de suite, comme cela?

LODOISKA, bas.

Certainement.

BOQUILLON, à lui-même.

A la bonne heure! j'aime les affaires qui marchent vite!... (Il salue Cornélie qui se lève et lui rend son salut en toussant.) Mademoiselle est enrhumée?

CORNÉLIE.

Non, monsieur!

*Cornélie. Boquillon. Lodoiska.

BOQUILLON.

Même enrhumée... mademoiselle serait charmante, et je... je...

LODOISKA, bas, à Boquillon.

Allez, offrez-vous !

BOQUILLON, bas, à Lodoïska.

Je m'offre... je m'offre ! (Haut, à Cornélie.) Mademoiselle, s'il est un article vraiment indispensable... (Lodoïska le pousse.) Non... ça n'est pas ça... (Reprenant.) Mademoiselle, en vous voyant... on ne peut pas s'empêcher de se dire : Ah ! s'pristi ! voilà un article qui ferait bien dans un ménage !

CORNÉLIE.

Monsieur...

LODOISKA, bas, à Boquillon.

Allez toujours !

BOQUILLON.

Aussi, mademoiselle... encouragé par madame votre belle-mère, sous les auspices de laquelle je me présente à vous... j'ai l'honneur de vous demander votre main.

CORNÉLIE.

Monsieur ! je ferai ce que décidera ma belle-mère...

LODOISKA.

C'est décidé... Tout est arrangé.

CORNÉLIE, à part.

Me voilà mariée ! Oh ! je voudrais que l'autre vint maintenant.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, LÉONARD.

LÉONARD, arrivant par le fond, avec deux sabres sous le bras, à Boquillon *.

Ah ! ah ! monsieur, je comptais bien vous trouver ici !... Me voici tout à vous... Un vieux loup de mer m'a prêté ces deux sabres d'abordage...

BOQUILLON.

Monsieur, je vous défends de m'aborder !

LÉONARD.

Choisissez, monsieur ! (Il jette un sabre aux pieds de Boquillon, qui le repousse.)

* Cornélie. Boquillon. Léonard. Lodoïska.

LODOISKA, à Léonard, en passant entre lui et Boquillon *.

Ce combat est inutile, ô Edgard ! Tout est expliqué...
Votre folle jalousie est sans motifs désormais.

LÉONARD.

Comment cela ?

LODOISKA.

Monsieur ne m'aime pas !

LÉONARD, à part.

J'arrive trop tard ! ils se sont débrouillés.

LODOISKA.

Monsieur aime ma belle-fille.

LÉONARD.

Ah bah !

BOQUILLON.

Oui, monsieur.

LODOISKA.

Il l'épouse.

LÉONARD.

Ah bah ! — Et mademoiselle consent ?

CORNÉLIE.

Oui, monsieur.

LÉONARD, stupéfait.

Ah bah ! (A part.) Mais ça s'embrouille, au contraire.

LODOISKA.

Il y a eu erreur... le bouquet n'était pas pour moi...

BOQUILLON.

Hein ?... Quel bouquet ?

LODOISKA, bas, à Boquillon.

Dites comme moi.

BOQUILLON.

Ah ! oui... oui... oui... le bouquet n'était pas pour moi...
pour madame.

LODOISKA.

Le garçon qui me l'a remis s'est trompé, il a donné à ma
dame ce qui était destiné à mademoiselle.

LÉONARD.

Oh ! ça c'est trop fort ! A la fin, je n'y comprends plus
rien... C'est moi qui ai...

* Cornélie. Boquillon. Lodoïska. Léonard.

BOQUILLON.

C'est vous qui... quoi?

LÉONARD, se reprenant.

Non, non... je me trompe !

LODOISKA, à Léonard.

Et maintenant, Édouard, quel nuage pourra subsister entre nous? (A Boquillon.) Cher monsieur, tout est arrangé... A tout à l'heure, mon gendre...

BOQUILLON.

Je vais endosser l'habit noir de rigueur dans ma situation et je reviens... A tout à l'heure, belle-mère!.. (A Cornélie.) Au revoir, chère fiancée!... (Allant à Léonard.) * Merci, cher confrère !

LÉONARD.

Hein?... Nous allons bien le voir !

LODOISKA, à Léonard.

Je vais m'occuper de notre bonheur.

ENSEMBLE.

AIR :

BOQUILLON.

Qu'ici notre cœur s'épanche.
Je vais mettre pour ce soir
Ma cravate la plus blanche
Et mon habit le plus noir.

LÉONARD.

Avec bonheur il s'épanche,
Mais je m'en vais tout savoir,
Et de prendre ma revanche
Je conserve encore l'espoir.

CORNÉLIE.

Qu'ici notre cœur s'épanche !
Allez mettre dès ce soir
La cravate la plus blanche
Et votre habit le plus noir.

LODOISKA.

Qu'ici notre cœur s'épanche.
Je vais, pour vous recevoir,
Passer une robe blanche
Emblème d'un doux espoir !

* Cornélie. Lodoïska. Boquillon. Léonard.

BOQUILLON.

Mes désirs seront les vôtres ;
 Trop longtemps j'ai fait, ma foi,
 Des affaires pour les autres...
 J'en fais une enfin pour moi !

Reprise de l'ensemble.

(Lodoiska rentre au n° 9 et Boquillon au n° 11, par le fond.)

SCENE XVIII

CORNÉLIE, LÉONARD.

LÉONARD, retenant Cornélie qui va pour suivre sa mère.

Un mot, mademoiselle ! un seul mot !

CORNÉLIE.

Monsieur, je n'ai rien à vous dire... (Elle passe à droite.)

LÉONARD *.

Non, vous ne vous éloignerez pas sans m'expliquer...

CORNÉLIE.

L'explication est bien simple !

LÉONARD.

Comment, quand je croyais que vous avez pour moi des sentiments...

CORNÉLIE.

De respect, monsieur... Je vous les dois, puisque vous allez être mon beau-père...

LÉONARD.

Eh bien... comme beau-père, je dois donner mon consentement à votre mariage... et je déclare que je ne consentirai jamais à ce que vous épousiez un autre que moi !

CORNÉLIE.

Ne plaisantons pas, monsieur... Je sais à quoi m'en tenir sur vos protestations, et d'un seul mot je puis vous confondre.

LÉONARD.

Moi ?

* Léonard. Cornélie.

CORNÉLIE.

Oui, vous. J'étais là... je vous ai entendu, quand vous disiez à ma belle-mère que vous l'aimiez... Oh! cela ne m'étonne pas!... elle est assez riche pour cela!

LÉONARD.

Vous m'avez entendu?

CORNÉLIE.

Oui, monsieur. Qu'avez-vous à répondre à cela?

LÉONARD, avec une gaieté folle.

Tout est expliqué maintenant... O joie! ô bonheur! ô ivresse! Ah! mademoiselle, si j'avais le temps, je chanterais un *allegro* comme dans les opéras! (Chantant.) « C'en est fait! ton amour m'est rendu!... »

CORNÉLIE.

Que signifie?

LÉONARD.

Mais vous n'avez donc pas compris que cette déclaration n'était qu'une ruse de guerre, un moyen de capter la confiance de votre respectable belle-maman, et d'éviter qu'elle ne me mit à la porte, comme tous vos autres prétendus?

CORNÉLIE.

Vraiment?

LÉONARD.

Vous n'avez donc pas compris que votre belle-mère était pour vous une sœur aînée, qui voulait se marier la première?

CORNÉLIE.

Comment, c'est pour cela?...

LÉONARD.

Qu'elle a refusé pour vous vingt-sept partis!... pas pour autre chose!... Le hasard m'a livré ce secret.

CORNÉLIE.

Je comprends tout... Et moi qui ai consenti à ce mariage!.. C'est que je ne l'aime pas du tout ce monsieur. — Mais que faire maintenant que ma mère consent de son côté?

LÉONARD.

Elle consent, parce qu'elle croit que je l'épouse; mais quand je l'aurai désabusée, elle va rompre pour la vingt-huitième fois et congédier Boquillon. — Tenez! la voilà,

vous allez voir ! (Lodoïska sort de sa chambre, une lettre à la main.)

SCÈNE XIX

LES MÊMES, LODOISKA.

LODOISKA, à part *.

Enfin, c'est fait ! (Haut.) Je vais expédier cette lettre à mon notaire.

LÉONARD.

N'expédiez rien encore.

LODOISKA.

Comment ?

LÉONARD.

Madame, après avoir mûrement réfléchi, je ne dois pas accepter le sacrifice qu'on me fait... Je ne veux pas... je ne peux pas vous épouser.

LODOISKA.

Comment, monsieur, est-ce sérieux ?

LÉONARD.

Tout ce qu'il y a de plus sérieux.

LODOISKA.

Pourtant...

LÉONARD.

J'ai lu dans votre cœur, madame ! — C'est Boquillon qui l'occupe tout entier... Épousez-le !

LODOISKA.

Mais quand je vous dis...

LÉONARD.

Vous n'avez rien à me dire. Je sais ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu... Quant au bouquet... c'est bien à vous qu'il était adressé. Je ne serai jamais votre mari.

LODOISKA, à part.

Fatalité ! encore une déception !... Et l'autre dont j'ai repoussé la tendresse !... Quoi ! je resterais veuve !...

Lodoïska. Léonard. Cornélie.

SCENE XX

LES MÊMES, BOQUILLON, sortant de chez lui.

(Il est en habit noir, cravate blanche.)

BOQUILLON, à Cornélie *.

Me voici, chère fiancée... Désigné par le choix d'une belle-mère...

LODOISKA.

Qu'est-ce qu'il chante?... Monsieur, vous n'épouserez jamais ma fille!...

LÉONARD, à part.

Vingt-huit ! Je l'avais dit !

BOQUILLON.

Mais qu'est-ce que ça signifie?...

LÉONARD.

Ce n'est rien... une légère erreur... une simple modification au programme... Vous allez voir, tout va s'arranger ! (Le poussant vers Lodoïska.) C'est madame que vous épousez.

LODOISKA ***.

Hein ?

BOQUILLON.

Permettez!...

LÉONARD.

Eh quoi ! quand vous l'avez compromise, vous hésitez?...

BOQUILLON.

Moi ! je l'ai compromise?...

LÉONARD.

Oui, vous !... Le bouquet ! les gueules de loup!...

BOQUILLON.

Quelles gueules de loup?...

LÉONARD.

Le grenadier !

* Lodoïska. Boquillon. Léonard. Cornélie.

BOQUILLON.

Quel grenadier ? Ah ça ! qu'est-ce qu'il me chante là ?

LÉONARD.

Inutile de feindre. Je vous cède mes droits... De mon côté, madame, je ne veux pas rompre entièrement avec vous, et j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle votre belle-fille.

LODOISKA.

Hein ?...

BOQUILLON.

Hein ?...

LODOISKA, à Léonard.

Mais, monsieur, ma fille consentira-t-elle ?...

CORNÉLIE, vivement.

Oh ! oui, maman !...

LODOISKA.

Ah !... si vite que cela ?...

LÉONARD.

Les deux noces se feront le même jour. (Bas à Boquillon.)
Décidez-vous, la mère a cent mille francs de plus que la fille.

BOQUILLON, bas à Léonard.

Et quelques années aussi. — Enfin ça se balance...

LÉONARD, mettant la main de Boquillon dans celle de Lodoiska.

Allons ! soyez heureux ! A ce prix, j'oublierai tout !

BOQUILLON.

Si je suis agréé par madame ?...

LODOISKA.

Il le faut bien ! (A part.) C'est égal, j'aura's mieux aimé l'autre.

BOQUILLON.

C'est conclu ! — J'aime les affaires qui marchent vite !

CHOEUR FINAL.

A la fin, ce double hymenée
Nous promet un gai dénouement;
De son cœur, dans cette journée,
Chacun trouve le placement.

(La toile baisse).

N.